

Epilogue...

Quand un étudiant des beaux arts, un musicien poète, un glandeur vedantin, un intendant de lycée et un laborantin se réunissent autour d'une bière, d'un sirop de pêche ou d'une portion de frites olivacées, c'est pour faire jaillir toute bouillonnante l'encre qui coule dans leurs veines !

Pour ce premier numéro, nous avons abordé le thème de l'ABSENCE...

Mais au-delà de l'absence, il s'est aussi agi de dépasser nos ego tout en traitant d'amitié, de révolte, d'espoir et de désespoir ; de parler mathématiques, médiathèque, méditation, misère du monde, misanthropie, mal être, manque mais surtout poésie...

Si tu veux rejoindre l'aventure tu peux nous soumettre un texte sur le thème de l'HARMONIE auquel sera consacré le prochain « incorrigible »...

缺席

Absence en Chinois

Les incorrigibles de ce numéro ont été:

Kévin Hoffmann

Olivier André

Sitem

Jasmine André

Pierre Thomas

Emmanuel Boidin

Jonathan Oheix

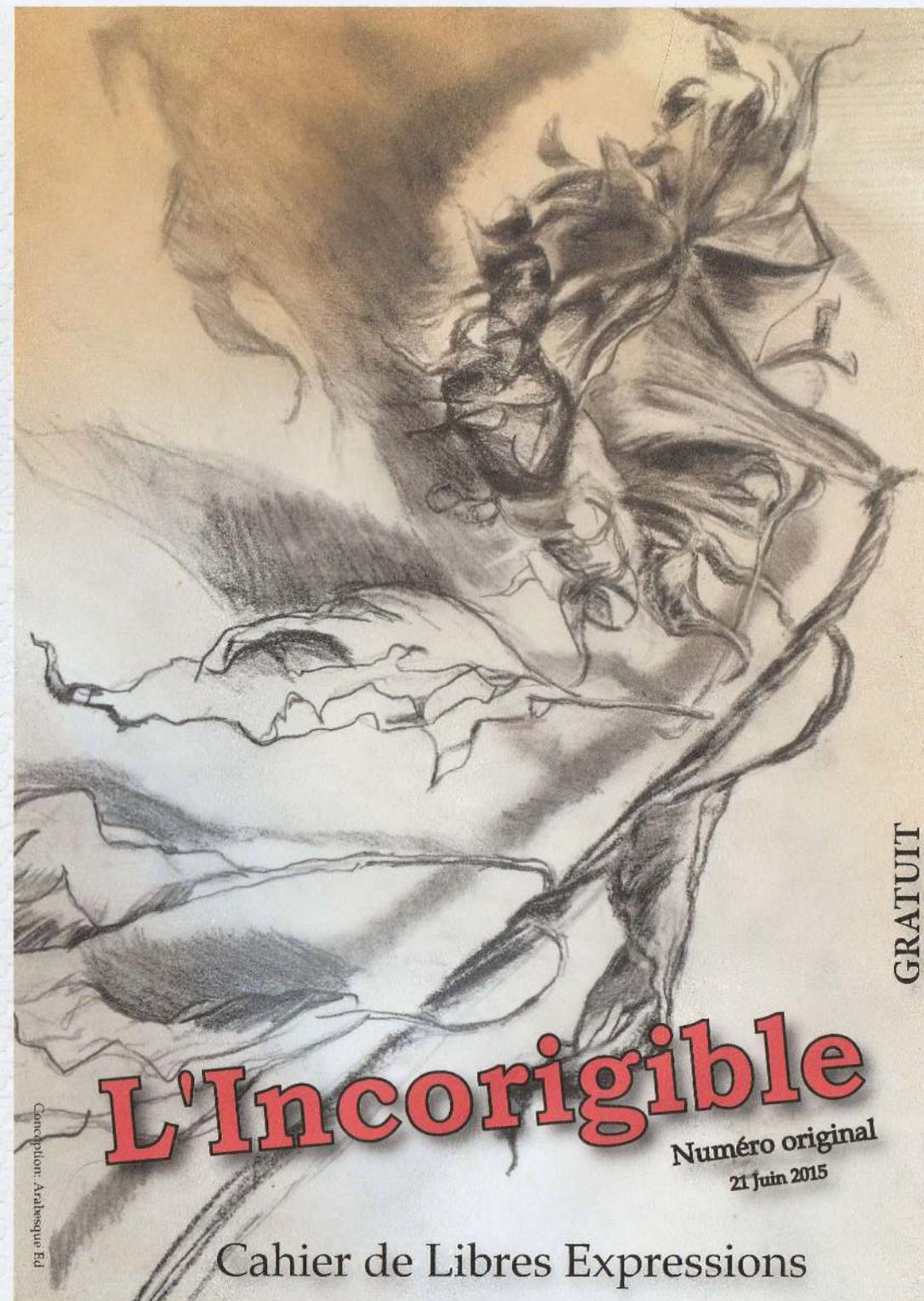
Cédric Valette

Sunny

Marie-Claude Villa

Double Plûme

Vous pouvez nous contacter...
cahierincorrigible@gmail.com
Facebook: Incorrigible



Conception: Arabesque Ed

L'Incorrigible

Numéro original
21 juin 2015

Cahier de Libres Expressions

GRATUIT

Dégringolade.

Je vis seul et reclus dans le confort d'habitudes tranquilles dont je cherche parfois à me défaire. Je vais alors dans les bars m'asseoir au milieu d'une foule sans nom. Le crayon à la main, je pousse ma conscience à la recherche d'une absence de repères ; Sous les traits d'un visage que je n'aime pas je m'harcèle de courage à la jambe légère, mêlé aux hontes moelleuses d'un discours solitaire. De ces sentiments de fausse lâcheté apparaît une musique aux cliquetis ensorcelants qui emportent lentement à danser les rouages pervers des banalités du quotidien en une valse boîteuse, sorte de transe décadente d'où jaillissent en spasmes jugements et peurs que je m'empresse d'étouffer sous les rôles des défenseurs de ce même équilibre que je tentais de priver de ses apparences connues.

Dans cette salle de bal aux couleurs de tribunal je succombe lentement à une tendre honte aux lumières romantiques ; Par le pinceau de mes regrets avoués, délicatement se dessine les contours invisibles, d'un monde plus grand et plus fou. Chacun alors devient héraut de ce malheur aux accents de victoire et pour un instant s'arrête le mécanisme du « réel ».

A ce moment là de la soirée je dois sûrement ressembler à un type un peu paumé ayant trouvé refuge auprès d'un rêve ou de l'alcool. Langoureusement accoudé au comptoir dans la fragile quiétude d'une absence



VIII Portrait

offerte à tous par ce visage apaisé, je n'en reste pas moins une empreinte de la souffrance au masque insultant d'une défaite placide. Et pourtant tous semblent trouver dans mes yeux le réconfort ou la peine d'une liberté envoutante. Alors rempli de ce délicieux supplice, je paye mon dernier verre, range mon calepin et dans un geste sans remords quitte ce théâtre aux émotions chatoyantes pour rejoindre le long des ivresses du trottoir la douceur d'un quotidien plein des vides d'une solitude bienveillante...

Jonathan Oheix

II J'ai un ami qui...

J'ai un ami d'avec qui je m'absente souvent. Assis à côté de lui dans le silence des mots, J'écoute après le rire frêle du doute.

Sous les ailes brusques de son envol, S'arrachent les lourds souvenirs, D'avoir parfois été unis...

Et c'est devant mes yeux surpris, Qu'éclot alors pour un instant, Son seul visage de ce jour.

Jonathan Oheix



Photo: Jasmine André

*J'ai une amie qui est absente de mon lit.
J'ai une amie qui est présente dans mon cœur.*

J'ai une amie qui ne me manque pas.

J'ai une amie à qui j'envoie de la lumière.

Je n'ai pas d'autre amie comme toi, j'ai d'autres amis comme moi.

Emmanuel Boidin

Mon Ami, mon Frère le poète...

Que te dire ?
Que d'autres crèvent, de présence ou d'absence de faim !

Que te dire ?
Que j'en crève de pleurs de gueuler,
Que j'ai hâte que l'on soit Frère, enfin !

Je vis de luxe et de musique...
Je vis et j'en crève de voir mes deux frères se déchirer,
Je vis tranquille,
Je vis entouré d'amour...
Je vis de poésie et je suis si heureux...

Pourquoi, vois-tu la terre se déchirer ?
Pourquoi, ne puis-je rien faire ?

Quelques unes de mes larmes tombent.
Qu'est-ce à côté de mes frères
Qui souffrent encore de notre mère qui fut partie ?

Laisse-moi un temps pour respirer...

Pourtant la musique résonne encore...

Juste pour essayer de ne pas mentir...

Je mens,
Je me dis demi-enfant de la balle,
Je me dis que j'ai fait mes premiers pas chez les gitans
Je rêve de voyage
De différence...

Ma mère est morte, et toi l'es-tu ?

Mes frères se déchirent et je suis au milieu de ce bordel !
Et je crache sur les autres !
Je me force à faire du beau,
En vain puisque c'est de ce monde, à toujours se trouver plus beau
que l'autre !

Malheureusement, tu me manqueras quand tu seras morte,

Malheureusement, je ne te vois pas
Malheureusement, que quand s'ouvre la porte,
Je vois ce que je perds.

Merde j'ai envie de Gueuler !
J'ai mal, puis j'écoute les poètes...

Mes envies se taisent ?

Quelques pas dans la rue...
Dans mes beaux habits,
Je rejoins des frères sur un trottoir plein de poèmes,
Et en Afrique on crève de faim...
Je suis nourri sans effort,
Juste on me demande d'être poète !

Qu'en ai-je à faire, frère ?
Tout est égal !

Un temps de musique dans mon monde parfait...

Laisse-moi me nourrir Ami poète,
Je cherche !

L'absence, oui !
Mais de quoi ?
Dis-moi ?

Je suis si heureux !
Pourquoi pas toi ? Tu l'es !

Ma famille se tue avec moi, et dors dans des taudis que je
vénère,
Dans mes beaux habits je bois
Dans mes beaux habits je vois des Hommes au regard tendre
qui cherche aussi
Des amis et des Poètes...

Réveillez-moi que l'on gueule !

Avec votre absence pourrais-je me sentir si seul ?

Cédric Valette



Kévin Hoffmann

REGARD D'ENFANT...

Amsale au pays de l'absence

J'ai cinq ans et j'arrive dans un pays que je ne connais pas.

Des femmes blanches pleines de sourires et de douceur m'ont tenu la main.

Elles m'ont fait monter dans un grand oiseau blanc qui s'est élevé si haut dans le ciel que tout m'est apparu tellement petit.

J'ai eu peur et je me suis mise à pleurer ; l'une des femmes blanches essayait de me consoler mais il n'y avait rien à faire. Seule la fatigue a fini par faire taire ma tristesse...

Dans mon sommeil, j'ai rêvé de mes frères et sœurs, de mes parents et de la petite maison dans laquelle nous vivions tous serrés les uns contre les autres.

Je m'appelle Amsale et j'aimais jouer avec mes sœurs, me disputer avec mes frères ou l'inverse, jouer avec mes frères, me disputer avec mes sœurs.

Souvent, on courait devant la maison mais la rue était dangereuse, il y avait beaucoup de voitures qui faisaient du bruit avec leurs klaxons ce qui faisait rire un de nos voisins qui répondait aux voitures en imitant le klaxon.

J'avais souvent très faim mais quand j'avais trop mal au ventre je pensais à tututut le voisin et je me mettais à rire et toute la famille riait avec moi sans savoir pourquoi j'étais devenue subitement si joyeuse.

Je m'appelle Amsale et je me souviens des journées brûlées par le soleil et des marchés aux odeurs entêtantes. Je me souviens de toutes les couleurs des robes et des étals où étaient suspendus des régimes de bananes.

Je n'oublie pas les grands yeux noirs tristes qui me regardaient avec amour et désespoir.

Je sens encore le doux parfum de la peau de maman. Elle me protégeait et elle me disait des mots que je ne comprenais pas : tu partiras ailleurs, tu nous quitteras pour pouvoir vivre et tous les jours tu pourras manger à ta faim ; tu pourras vivre les rêves que je fais toutes les nuits, vivre la vie que je n'aurais pas vécue.

Tu prendras ton envol Amsale, tu seras loin de moi et de nous tous mais ton cœur sera toujours débordant de notre Amour !

J'ai cinq ans et j'arrive dans un pays que je ne connais pas. Je n'ai plus faim mais j'ai froid ; quel est donc ce pays où il fait si froid ?

Et je trouve tous les gens tristes, même les voitures font moins tututut !

Je crois que tous les gens de ce pays sont tristes car ils sont tous comme moi sans leur maman, c'est un pays sans maman, le froid pays de l'absence.

Pierre Thomas



VII REGARDS

14 Avril 2015, dans la banlieue où il fait jour, la petite maison est bien pleine, Lyndhâ Khâ sort de chez elle.

38 ans après Gérard Lambert, l'héroïne est magrébine, tatouée elle aussi mais vit à Alès, pas à deux pas de Paname et pourtant, elle en a une d'âme cette grande dame brune.

Là bas, sous un soleil ardent, écrasant toute envie, en Algérie, son futur mari l'attend.

Il est le frère du parâtre de la petite.

Evidemment que ses parents sont divorcés.

Fille aînée d'une demie fratrie de trois, celle qui a du depuis toujours être sage et rangée, cuisinière et baby sitter, bouillonne comme une marmite.

Tout est prévu, le voyage, la robe, la bague... dans mon lointain les coucous crient.

ça sent l'enfermement, l'absence de liberté, les responsabilités des autres, l'argent au noir, l'addiction au casino, le drame à la Zola façon 21ème siècle.

Absence de choix, absence d'amour, choix de son propre amour ? Qui suis-je pour juger ce qui me semble être un mariage blanc et arrangé ?

A chacun de s'aider et que le ciel nous accueille dans sa bonté avec nos lâchetés.

Dans un rêve éveillé, celle que j'appelle « Ma fille adoptive » file vers son destin et moi, je ferme les yeux sur mon tapis volant.

Utopia nous voilà.

Emmanuel Boidin

La Désirée

Je t'attendais mon ange café
sous la lumière d'un réverbère
et j'espérais l'autodafé
de tous mes poèmes sanguinaires.

Je te voulais poupée cendrée
pour adoucir mon cœur de pierre
reconstruire mes rêves délabrés
avec tes lèvres comme bétonnière.

Je ruminais des blés d'été
au beau milieu de notre hiver
et je comptais à satiété
le long cortège de mes revers.

Je m'habillais d'une destinée
et tout idiot me laissais faire
dans l'habit noir d'un hyménée
je m'enfonçais dans mon enfer.



Sunny

Je te guettais triste beauté
aux grands yeux noirs pleins de lumière
qui tant de fois m'ont apporté
un cœur léger, une âme fière.

Je promettais la légèreté
et gravitais autour d'une terre
que j'ai si souvent détestée
avant de la voir à l'envers.

Je t'ai rêvé ma jolie fée
muet, morose, et si amer
que même la bière m'était sucrée
dans mon gosier d'atrabilaire.

Comme j'ai aimé me détester
Comme j'ai perdu les bons repaires
égaré par timidité
sous la lumière d'un réverbère.

Pierre Thomas

COMPLAINTÉ D'UN LIT DESERTE

C'est l'histoire d'un lit déserté par sa moitié

**Bien que cette moitié ne l'occupait pas
longtemps
Pas souvent,
C'était si bien lorsqu'elle était dedans!**

**La douceur des draps qui glisse sous les doigts,
Respirer, chavirer, câliner, tout cela partager**

**Corps à corps,
Corps à cœur,
Cœur à cœur,**

**Les deux moitiés imbriquées l'une dans l'autre
Comme les deux pièces d'un puzzle**

**Mains enlacées, ventre et tête,
Le cœur en fête pour se reposer,
L'éternité**

**Maintenant, la moitié qui reste peut rouler de
tous les côtés
Sans écraser l'autre,**

**Maintenant, elle peut s'enrouler dans les draps
Sans voler l'autre de son droit,**

**Bref une nuit sans entendre un seul reproche,
Ce reproche qui rapproche,
Et qui rend si proche**

**La moitié qui reste, à ce lit, déroule désormais
ses pensées**

Marie-Claude Villa

"Le sage poursuit l'absence de douleur
et non le plaisir."
Aristote

III Le bruit de nos âmes

Chronique musicale

A propos de l'écoute de l'album de
Tinariwen : Tassili +10:1

Lancés dans une course folle,
soulevant le sable dans la furie d'un
grand galop, fiers et souples, les
gens du désert sont apparus là
même où il n'y avait rien.

Un chant envoûtant a peuplé le
silence, et des notes bleu-indigo ont
surgi des dunes mélancoliques.

La nuit, les dents claquaient, le jour,
la peau brûlait, fiévreuse et les mots
s'envolaient vers la voûte céleste.

Les mains frappaient le rythme
d'une vie à l'ombre des étoiles.

C'est un blues ivre de sécheresse et
assoiffé d'amour dévalant les
pentes arides.

La lune en transe entamait sa danse
de sorcière et sa lumière radieuse
éclairait les ombres hideuses de la
peur.

La musique hypnotique réussissait à conjurer l'absence, à effacer le sillon du doute et de la désillusion.

Des sourires s'esquissaient à la lueur des flammes, chauffant la compagnie et la mélodie lancinante s'écoulait sur la dune comme un ruisseau d'espérance.

Un chuchotement, doux comme la caresse des premiers rayons du soleil calmait la fièvre et les brûlures d'un cœur tourmenté.

Et dans un halo irréel, les poitrines se gonflaient à l'unisson des percussions.

Un enfant virevolte, vit toutes les notes dans son corps aux pieds nus, il tourne dans l'espace et se tourne vers toi et, tout bouleversé, tu reconnais ton propre visage au sourire angélique !

Pierre Thomas



Kévin Hoffmann

"Le dernier degré du bonheur est l'absence de tout mal."

Epicure

Un coup d'œil à ma montre, 51 minutes à tuer.
 Une mission de première urgence, j'enclenche la playlist, je pars en voyage immobile.
 Le ton est gai, les cordes pincées et frottées crissent en douceur, fluides comme le sable s'échappant de sandales ou d'une clepsydre.
 La clebs-hydre est calme, l'air serein.
 « Le voyage de Sahar » peut commencer.
 J'ai découvert Anouar Brahem en partageant l'eau avec un "adulescent" conteur.
 « Compte heures » semble t'il me murmurer à l'âme à travers mes tympan.
 Les minutes deviennent liquides et la conscience se cristallise dans l'instant présent.
 Entrecoupé de respirations saccadées, le mouvement est gracile.
 Grasses îles où fleurissent les jasmins au soleil de 14h50.
 Le réveil va sonner à 14h80, je m'active la peau pote, hein ?
 Je mue, je m'extirpe en tripant sur l'eau qui ne demande qu'à s'exprimer en enfant dans ma gorge.
 Le métal approche, je vais me faire un morceau d'Ouroboros...je m'égare.
 Mes faims serpentine ne sont pas le sujet (absence de sujet ?) et le complément d'aube-jet est directement aux fers.
 Le soleil brille et ma cuirasse d'R1 se strie de huit coups de fous et de sorcière.
 Les loups n'entreront pas dans Paris et l'hôtel doré vaut bien plus encore qu'un Hilton.
 Je m'essouffle, le fluide atteint mes yeux.
 Je repars plonger mes racines au cœur de ce désert que j'aime tellement.
 Un cabri au lait rouge comme festin.
 Les anges aussi mangent des fayots mais tout ça c'est du cinéma, de l'illusion, juste un rêve.
 Le jour s'est levé, j'ai salué Rhâ et il me l'a bien rendu.
 Je sens encore la trace du sillon, qui égrène ses grains de chaleur interne, de lumière.
 Une voie en spirale descendante, l'impact approche.
 L'un pacte pendant que l'autre irrigue ses phalanges serrées de guerrier claviste.
 Des enclaves de résistance vers le chakra vert.
 Mon corps peint dans ses réserves tandis que mon cœur pompe sans retenue.
 Alléluia mes frères de plumes.
 L'office shinto se termine par une obole.
 Je remercie Pierre et cailloux qui sont sur le chemin.
 Grâce à eux, grâce à Dieu, les autres c'est aussi le paradis où clapotent les notes de piano.
 La dernière bouchée de ce dessert désertique.
 Il est temps de me relever, la position fœtale, c'est pas pratique pour claveciner.

Emmanuel Boidin

"Dans notre vie ordinaire, derrière tout notre bavardage, derrière tous les mouvements que nous faisons, derrière toutes les pensées de notre esprit, il y a une absence fondamentale de terrain solide. Elle est là, à bouillonner constamment. Nous en faisons l'expérience sous forme d'agitation et d'irritation. Nous en faisons l'expérience sous forme de peur. Elle provoque la passion, l'agression, l'ignorance, la jalousie et l'orgueil, mais nous ne descendons jamais jusqu'à son essence."

Pema Chödrön.



Kévin Hoffmann

VI La pyramide des poètes retrouvés

Les rencontres perdues

Rien ne manque...

Ne me manquerais-je
 Puisque c'est « précaire comme vivre »,
 Puisque les saisons font la perte
 Après qu'on en eut bien joui ?
 Qu'en est-il donc advenu
 Des boulevards de notre enfance,
 N'en resterait qu'une photo,
 Un cliché d'ombre et de lumière ?
 Quelle étrange attitude
 De se sentir si décalés,
 D'être certain du sablier
 Quand celui-ci est fait de verres !

Rien ne me manque...

La route aux vagabonds, ouverte,
 Étire les décimales d'antan,
 Et c'est à l'ombre d'une pierre
 Que nos cœurs comprennent demain.
 Ne va pas me faire croire
 Que la déchirure est aveugle.
 Serait-elle plus douce
 A se bâillonner l'instant ?
 D'instant en instances
 Au précipice des premiers pas,
 Sondons d'un regard sincère
 L'ironie qui nous encercle !

Rien ne me manque...

Cette Absurde qui s'était faite muette
 N'aurait-elle pas su en moi-même
 Mieux délier pour une Ariane
 Le puits où j'eusse voulu m'enfoncer ?
 Alors aux étoiles perdues, là-haut,
 Je crie mon billet d'aller,
 Avant que la Faux ne poinçonne
 Mes lilas, mes myosotis !
 Que me manquerais-je, de la douceur ?
 La trotteuse écarlate qui écarte.
 Tomber comme un grain de sable
 Au firmament de l'océan univers.

Rien ne me manque...
 ...Même pas l'absence

Cédric Valette



Pastel de Sunny

DESERT

Tu as passé le contrôle,

Un vent brusquement s'est levé
 Et a tout emporté
 L'avion, mes larmes, l'aéroport, toi ;

Et je me suis retrouvée
 Face à un désert infini de tristesse,
 infini de solitude

Le désert de l'abandon ;
 Qu'il emplisse mon cœur parfois si douloureusement !

Dans ce désert, je cherche l'espoir
 Je poursuis le rayon qui illumine le temps présent,
 Nos voyages, nos paroles, nos vies cote à cote

Et je me retrouve alors apaisée,
 Submergée par une tendresse,
 infinie quand tu es là

La douceur de la présence de l'Autre.

Marie-Claude Villa